309.44
B32r
v.11

Baudrillart

Midi

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 309.44
Book B32r
Volume 11

Ja 09-20M

17 pams.

P[illegible]

309.44.
B32r
v.11

# RAPPORT

SUR

L'ÉTAT INTELLECTUEL, MORAL ET MATÉRIEL
DES POPULATIONS AGRICOLES

# LES POPULATIONS DU MIDI

Lorsqu'on passe des populations du Nord et de l'Ouest à celles du Midi, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'une telle diversité de cieux, de climats, de productions, de génies. « Pays, disait, en parlant de la France, il y a plus d'un siècle, le marquis de Mirabeau, qui réunit presque tous les avantages physiques des autres régions, et qui mérite d'être la patrie de l'abondance et de la population. » — « Terre, ajoutait-il, dont pas une partie n'est condamnée sans appel à l'inculture, à l'exception de quelques dunes et de quelques roches escarpées. » Jetant un coup d'œil sur ce Midi dont il était un des enfants et un des représentants les plus originaux, le marquis de Mirabeau ne mettait d'autre condition à sa prospérité que l'eau qui devait arroser ses terres, si souvent desséchées; il se montrait plein d'espérance à la vue des landes qui commençaient à se couvrir de pignadas (plantations de pins). Si la variété de nos productions le frappait, celle de nos populations ne le touchait pas moins. Il admirait cette unité variée qui fond plusieurs nations en une seule, en contact avec différents peuples limitrophes, dont chacune de nos provinces rappelle quelques traits.



1889

« Ainsi, disait-il, le Provençal a le feu et la vivacité de l'Italien, le Haut-Languedocien participe de la gravité espagnole, le Breton tient de l'Anglais, le Flamand du Batave, l'Alsacien de l'Allemand, le Comtois du Suisse, etc., et ces diverses natures viennent se raffiner dans le creuset de la politesse française, qui sert de tempérament aux nations du centre du royaume : vertus de la médiocrité, si l'on veut, mais alliage excellent pour amalgamer et diriger vers le bien général des qualités diverses et quelquefois excessives. »

Ce jugement porté par l'*Ami des hommes* nous servira de guide. Il nous invite à fixer à la fois notre attention sur les parties qui ont leur valeur et leur originalité propres, et, sur le centre commun, qui est la France. Nous avons essayé de le faire pour les vingt-six départements du nord, du nord-ouest et de l'ouest qui ont fait jusqu'ici l'objet de nos recherches. En étudiant chaque province en détail, nous nous sommes demandé ce qu'elle apportait de ressources et de force vitale à l'ensemble. Nous avons cherché, après avoir décrit, à tirer certaines conclusions sur cet ensemble même. Le programme qui nous est tracé par l'Académie nous prescrivait de rechercher l'état intellectuel, moral et matériel des populations rurales. Quand il s'agit des populations agricoles, l'état intellectuel ne saurait présenter le même intérêt compliqué qu'il offre dans les villes qui sont le foyer d'une culture raffinée. La constatation de l'état intellectuel se réduit ici à l'indication des qualités natives de leur esprit et à l'état de l'instruction primaire, sans oublier les connaissances agricoles, qui permettent à ces populations d'exercer leur profession d'une manière plus réfléchie et plus fructueuse. Or pour rappeler nos conclusions à ce sujet, on ne peut pas douter que, dans les campagnes, les esprits sont devenus moins grossiers, moins prêts en général à accueillir des superstitions absurdes et dangereuses, mieux disposés à apprécier les bienfaits de

l'instruction qui, déjà en progrès, lorsqu'elle était facultative chez le paysan, achève aujourd'hui de conquérir rapidement les jeunes générations par l'obligation et la gratuité. L'instruction agricole a gagné, mais reste incomplète chez la plupart des cultivateurs, elle est presque nulle chez l'ouvrier rural. Il est vrai pourtant de dire que la pratique agricole s'est dégagée de plus d'une fâcheuse routine. Elle s'inspire plus fréquemment des procédés indiqués par la science, dont l'emploi serait plus général s'il était moins coûteux. La limite est ici moins dans les lumières que dans le capital. Enfin, si l'enseignement agricole a été utile, le plus puissant éducateur a été l'exemple.

Par l'état moral nous avons entendu deux choses très distinctes : la description des mœurs et des usages, la moralité. Les coutumes ont une tendance à l'uniformité qu'on a cent fois remarquée, et qu'on ne doit pas pourtant exagérer ; nous avons recueilli ce qui en subsiste d'original.

L'appréciation de l'état moral forme la partie la plus délicate de notre tâche. Pour établir le bilan des gains et des pertes, il faudrait reprendre et résumer chacune des monographies que nous avons tracées. La constatation n'est pas toujours la même pour toutes les parties du territoire occupé par les régions du nord, du nord-ouest et de l'ouest. Pourtant quelques conclusions générales peuvent être tirées.

Ceux qui avec raison regardent le sentiment religieux comme une force morale pour les individus et pour les nations, constateront avec regret qu'il a fléchi presque partout, sans scission violente toutefois ; on remarque même un attachement persistant pour les pratiques et cérémonies qui ont pour but de solenniser les grands événements de l'existence humaine. La population est en général honnête. Quant aux mœurs, elles sont rarement dépravées dans les campagnes. Les familles rurales, sans échapper à cet esprit d'indépendance exagéré et à ces causes de disper-

28008 Geuthner 2.00 17 pam.

sion qui sont de plus d'une sorte, se montrent, dans leur ensemble, meilleures qu'on ne l'a prétendu. Il est exceptionnel que la femme ne remplisse pas honnêtement et vaillamment son rôle dans le ménage. Le travail et l'économie sont généralement pratiqués. Ce sont des qualités communes chez ceux qui possèdent et qui cultivent pour eux-mêmes. On les rencontre à un degré moindre chez les ouvriers ruraux. Trop souvent ils ont joint à une activité moins soutenue un accroissement d'exigences. On peut signaler aussi plus d'une fois dans la propriété moyenne un penchant fâcheux au luxe, à la dépense. L'intempérance est moindre dans la classe des cultivateurs aisés, elle a augmenté sous la plus dangereuse des formes, chez l'ouvrier rural, mais dans quelques départements seulement; quoiqu'il en soit, c'est un mal grave. Enfin, le ralentissement de la population, conséquence en grande partie, nous l'avons montré, de l'état moral, aussi bien que l'émigration, forme le côté inquiétant de la situation. Elle présente bien des ombres, mais on ne saurait nier que l'immense majorité de nos populations rurales accepte la grande loi du travail avec courage et subit sans récriminations amères et sans révolte d'assez dures privations.

On ne peut contester le progrès économique réalisé dans les campagnes depuis 1789 et, en prenant une période moindre, depuis quarante ou cinquante ans. Nous l'avons constaté sous toutes les formes, nourriture, vêtements, habitation, salaires, sans rien dissimuler des épreuves qu'ont à subir ces populations, non plus que les charges qui pèsent sur la propriété. Tout cela, nous l'avons établi au nom de la méthode d'observation. Nous n'avons pas fait de théorie. Nous avons fait une enquête. Nous suivrons le même procédé pour le Midi et nous resterons fidèle au même mode d'exposition. Nous jetterons un coup d'œil d'ensemble sur ce qui caractérise les populations et le théâtre où se développe leur activité, nous chercherons à saisir dans le pass

les éléments d'utiles comparaisons, avant d'étudier chaque province et chaque région dans son état présent.

Nous n'insisterons pas sur l'attrait que présentent pour celui qui s'engage à les étudier, ces régions méridionales tant de fois décrites. Tout ce que la nature peut offrir de puissance et de grâce s'y rencontre séparé ou réuni. On le trouve dans ces montagnes qui s'appellent les Alpes et les Pyrénées, dans les mers qui baignent ses côtes, l'une à l'est, la Méditerranée, l'autre à l'ouest, l'Océan ; dans ces sites où le plus brûlant soleil n'exclut pas l'ombre et la fraîcheur des plus ravissantes vallées. Nature mêlée de contrastes, terre ici aride comme le désert, là d'une admirable fécondité, traversée par des fleuves sujets à de fréquents débordements et par de fertilisantes rivières, tour à tour brillante comme un décor avec l'oranger et le citronnier, et, dans les parties autrement situées et bien arrosées, ne le cédant en rien à la fraîche végétation des cultures du Nord. Mais que nous sommes loin des diverses régions qui ont fait le sujet de nos études précédentes ! Si nous passons du territoire aux populations, le changement n'est pas moindre. Ce n'est plus la conformité de race qui nous attire. L'intérêt est dans leur diversité, dans leur destinée, qui pourtant se confond avec la nôtre depuis des siècles, et dans la communauté d'une civilisation ayant les mêmes origines grecque et romaine. On la sent à la vue des monuments, au souvenir des lettres, au contact de certaines institutions et coutumes ; on la sent en écoutant ce langage qui rappelle le latin. Les populations agricoles ne présentent que l'image la moins en relief de cette civilisation commune. Mais une des premières remarques suggérées par l'observation, c'est qu'ici le paysan diffère moins qu'ailleurs de l'homme des villes. Soit qu'il bénéficie du soleil comme la nature, soit qu'il tienne ce privilège d'une race plus fine, il a l'intelligence plus ouverte, plus éveillée, plus alerte. S'il n'est pas artiste par la création, il l'est presque toujours à quelque

degré par le sentiment. La plupart de ces populations ne sont pas insensibles à la poésie, et on peut dire que plus que les autres, elles mettent de l'esprit dans leur bon sens et de l'imagination dans leurs plaisirs.

Parmi les caractères distinctifs des populations du Midi, nous trouvons d'abord le tempérament, dont l'ardeur se traduit par l'énergie et l'emportement des passions, plus d'une fois par la violence des actes, quoiqu'elle égale rarement celle des paroles. On rencontre d'ailleurs d'assez grandes différences, selon les régions; ici la taciturnité plus habituelle du paysan n'ôte rien à l'ardeur de la passion plus concentrée ; là, une loquacité plus expansive ne cesse de se répandre au dehors. Adieu à ces qualités et à ces opinions moyennes, qui nous ont paru un des mérites et aussi une des faiblesses des populations plus froides du nord et d'une partie de l'ouest. Sans que le calcul perde ses droits chez elles, les populations agricoles du Midi sont moins indifférentes pour tout ce qui n'est pas l'intérêt personnel. Ce n'est pas impunément pour elles, que le Midi a été longtemps le centre des passions religieuses et politiques. Les sectes les plus exaltées y ont pris naissance au moyen âge, et elles ont trouvé à se recruter jusque dans les campagnes, qu'elles parcouraient en les agitant de leur délire. L'hérésie elle-même semble y avoir été une protestation contre la tiédeur habituelle à d'autres régions qui en furent moins préservées par leur foi orthodoxe que par plus d'indifférence. Dans les contrées où a pénétré le protestantisme, les haines entre les deux cultes sont restées longtemps vivaces. Elles sont allées, à une époque où on pouvait croire ces fureurs éteintes, au commencement de la Restauration, jusqu'à se manifester par des massacres qui rappelaient les plus abominables excès de nos anciennes guerres de religion. On n'oserait répondre que ces colères ne se ranimeraient jamais, si elles trouvaient quelque sérieux prétexte, mais outre qu'elles paraissent généralement apaisées, elles me-

nacent moins les campagnes, où le catholicisme domine presque seul. Les passions politiques restent presque toujours excessives, quoique les campagnes en soient aussi moins atteintes sans en être exemptes. Qui n'a mémoire des actes d'une odieuse férocité commis pendant la Révolution, et des représailles qui en ont été la suite en 1815? Les populations même qui paraissent habituellement douces et sociables y ont pris part avec fureur. Mais comment ne pas ajouter que ce naturel impétueux a aussi sa vivacité piquante, sa grâce et ses séductions?

Plein d'heureuses saillies, l'homme du Midi sera donc moins sujet à tomber dans ce qu'il y a parfois de plat et de terne chez des populations plus équilibrées. Mais son énergie intermittente laisse quelque place à la mollesse, et ses facultés de travail pourront sembler parfois plus intermittentes, dans les campagnes, quand aucun intérêt vif ne stimule et ne soutient ses efforts.

Nous avons noté, comme une des différences les plus caractéristiques, celle du langage. Cette différence serait assez profonde pour créer entre ces populations et le reste de la France une sensible séparation, si tant d'autres causes ne les maintenaient en communication de sentiments et d'idées. L'érudition moderne ne saurait faire que ce ne soient là deux langues étrangères l'une à l'autre, même quand elle réussit à établir que les deux langues romanes, la langue d'oïl et la langue d'oc, se sont constituées à peu de chose près avec les mêmes éléments, et qu'elles ne différaient, surtout au début, que par des caractères secondaires de vocalisation et d'euphonie. La rupture s'est consommée depuis longtemps entre ces deux sœurs. Elle l'était absolument au moyen âge, non seulement entre gens de campagne, qui n'auraient jamais pu s'entendre, mais pour les esprits cultivés. On peut en juger par l'exemple d'un notaire d'Albi, en 1229, qui s'accusait, dans un compte municipal, de n'avoir pas su lire la légende d'un sceau, « parce qu'elle est,

dit-il, soit en français, soit en quelque autre idiome étranger et inconnu. » La langue d'oc, comme autrefois le celtique sous la domination romaine, devait céder à l'ascendant de la langue des vainqueurs. Mais, tandis que la société et les livres la remplaçaient par un autre idiome, elle trouvait un refuge dans la fidélité populaire. L'action exercée par l'instruction primaire tend à faire pour les classes ouvrières et rurales ce que l'unité française et la civilisation ont fait, il y a plusieurs siècles, pour les classes supérieures. La plupart de ces paysans de la Provence et du Languedoc aujourd'hui comprennent le français, même s'ils ne le parlent pas. Tous arrivent à s'entendre entre eux dans les divers dialectes languedociens, bien que ce ne soit pas toujours sans peine. Les uns parlent la langue provençale ou le provençal vulgaire, d'autres le *lemosi* ou limousin, d'autres les dialectes variés des autres départements.

Mais c'est dans d'autres traits, qui tiennent spécialement à la nature de leurs travaux et de leurs cultures, que nous devons chercher le caractère des populations du Midi. Ainsi, quant au mode de production agricole, nous remarquons d'abord que la culture dite intensive occupe moins de place dans le Midi que dans le Nord. La plupart des productions s'accommodent mieux de la culture extensive et en tout cas la comportent. Il s'ensuit des conséquences importantes pour le mode d'exploitation des terres. A un certain nombre d'exceptions près, la puissance du capital appliqué en grand s'y montre avec peu de relief. Nous sommes loin de ces fermes industrielles qui sont l'apanage des grandes exploitations du nord de la France. Le travail personnel, qui d'ailleurs joue un rôle immense dans toutes les parties du territoire, n'en a nulle part un plus grand que dans les régions méridionales. Elles ont vu la propriété minuscule s'y montrer avant la Révolution dans des spécimens dont l'aspect frappait les observateurs. Le moindre emploi des machines nécessitées par les cultures assure une prédomi-

nance marquée au personnel agricole. Ces conditions, jointes aux circonstances climatériques et géographiques, secondées par la tradition, ont eu un effet remarquable dans la répartition différente des modes de tenure. Tandis qu'au Nord, le fermage domine de beaucoup, au Midi, bien que le fermage l'emporte, le métayage lui dispute la place, mais la prépondérance appartient au faire-valoir direct. Les circonstances expliquent ce fait si important dans la destinée des populations qui appartiennent au Midi. Le fermage doit son succès, dans les régions du Nord, à la régularité relative des résultats que peut atteindre le cultivateur. Par contre, l'irrégularité des mêmes résultats rend beaucoup plus difficile ce mode d'exploitation dans les régions du sud. Ce serait demander à l'exploitant une prévoyance qui dépasse la moyenne que d'exiger de lui qu'il s'accoutume à compenser par les bonnes années le déficit des mauvaises. Il lui faudrait aussi un capital assez fort pour résister à un revers survenu surtout au commencement du bail. Dans la région des céréales, l'ordre des assolements peut être observé ; ces régions plus capricieuses ne permettant guère, selon l'expression de M. de Gasparin, « cette agriculture à formules qui plaît tant à l'esprit par son ordre immuable ». L'excessive variabilité des saisons exige une attention toujours éveillée pour réparer les intempéries, et l'on voit, dit le même illustre agronome, « le cultivateur, tantôt invité par la surabondance de ses foins à augmenter le nombre de son bétail, tantôt contraint de le vendre à la hâte parce que ses foins auront manqué ; ou bien encore une année, il devra retarder la vente de son blé, parce qu'une récolte opulente en aura avili le prix, et, l'année suivante, la sécheresse du printemps amènera la disette ». La règle serait donc sa perte ; c'est une irrégularité d'accord avec celle de la nature qui le sauvera. Les mêmes circonstances rendent nécessaire l'intervention constante des propriétaires du sol, indispensable

d'ailleurs pour corriger les inconvénients dont le métayage n'est pas toujours exempt dans le Midi. Si, le plus souvent, ces propriétaires qui dirigent des métayers ne résident pas sur leurs domaines, mais dans des villes voisines, du moins ils ne perdent pas de vue l'exploitation de leurs terres.

Comment se fait cette répartition du métayage dans nos régions méridionales. Je me borne à l'indiquer rapidement. Il l'emporte de la manière la plus marquée dans quatre départements : le Gers, la Haute-Garonne, le Tarn-et-Garonne et le Lot-et-Garonne. Il en est surtout ainsi sur le littoral maritime du département des Landes, celui de tout le territoire français où l'on compte le plus de métayers. Tandis que le faire-valoir direct domine dans les pays de vigne, le métayage tend à reprendre le dessus dans ceux de cultures variées. Si quelques exceptions ont lieu, elles devront être attribuées à la tradition et à la coutume très puissantes dans presque toutes les contrées méridionales. Dans l'Ariège, comme dans la Haute-Garonne, le métayage domine ; dans les Pyrénées-Orientales, où la régie directe est tout à fait prédominante, grâce aux vignes, le fermage et le métayage s'équilibrent à peu près ; ils sont réduits à des proportions presque insignifiantes dans les Hautes-Pyrénées, où la propriété est excessivement morcelée.

Pour revenir au sud-est, qui doit d'abord nous occuper, le bassin méditerranéen nous offre, avec une température plus chaude et des spécialités de cultures plus marquées, les mêmes variations que dans la ligne pyrénéenne. La dernière statistique agricole de la France (1882) relève 5,431 métairies ou colonats, et 6,508 fermes à bail dans les Bouches-du-Rhône ; et on peut se donner le spectacle de l'opposition la plus caractéristique dans les diverses régions du département. Au sud, ce sont de petits domaines, plus ou moins condensés, où la vigne et l'olivier se disputent la prééminence ; au centre et au nord, vers Aix, Tarascon et Saint-Remy, ce sont des domaines moyens, avec toutes les cultures que

comportent les bonnes terres sous les températures du midi de la Provence. Dans l'arrondissement d'Arles, ce sont de vastes domaines pierreux ou marécageux, des plaines sans limites livrées aux troupeaux de toute espèce. On retrouvera le partage à moitié fruits dans le Var, surtout dans les Alpes-Maritimes, dans les Hautes-Alpes : il existe aussi dans les Basses-Alpes à un degré moindre quoique considérable.

Il ressort de là que la proportion des métayers reste supérieure à ce qu'elle est dans les autres parties de notre pays, si l'on excepte quelques départements du centre. Pour l'ensemble de notre territoire, la statistique de la France donne environ 3 fermiers contre 1 métayer. Ce serait à peu près en moyenne environ 2 contre 1 dans le Midi, mais cette moyenne est fort dépassée dans 21 départements, presque tous méridionaux ; le métayage y atteint une proportion de 51.80 à 90.89 pour 100. Ce développement du colonage partiaire exerce sur les habitudes rurales et, en général, sur les mœurs et le régime des populations, une influence dont nous devrons tenir compte.

Continuons à signaler les différences les plus saillantes avec les populations du nord, de l'ouest et du nord-ouest. Une des principales est la plus grande délicatesse des cultures. La condition des populations s'en ressent d'une manière sensible. La nature des productions est telle, qu'elle a plus d'une fois pour effet d'enrichir le cultivateur ou de le ruiner. Cette délicatesse a été une cause de maladies pour plus d'une production végétale. On trouverait difficilement dans les annales de l'agriculture une succession de fléaux comme ceux qui se sont acharnés sur la vigne, et une crise aussi prolongée et aussi intense que celle qui en est résultée. On n'a pas oublié, même après avoir eu à supporter les attaques d'un ennemi encore plus redoutable, l'invasion de l'oïdium. Il s'abattait particulièrement sur les vignobles de l'Hérault et du Gard et ravageait surtout les

plaines basses où les vignes avaient pris une grande extension. Certains crûs succombèrent, comme ceux de Lunel et de Frontignan. Toutefois l'oïdium se faisait peu sentir dans plusieurs régions. Le prix du vin quintuplé enrichissait plus d'un propriétaire-cultivateur. Le soufrage, employé dans des proportions considérables, triomphait en très grande partie de la maladie, et le raisin donnait de nouveau de magnifiques récoltes. Un fléau plus destructif, le phylloxéra, éclatait à son tour et déjouait longtemps les remèdes les plus variés. On essayait tour à tour des produits chimiques, de l'irrigation, du cépage américain. Trop coûteux ou mal appropriés, ces remèdes n'apportèrent pendant longtemps aucun soulagement suffisant aux populations. La ruine de régions aussi riches qu'étendues a été presque totalement consommée. On doit rendre justice à l'étonnante énergie avec laquelle ces populations ne se sont pas lassées de lutter. Cette lutte d'une persévérance presque héroïque a fini par reconstituer une partie de la richesse perdue. Le mal n'a pas pourtant disparu, et voici que d'autres ennemis, très nuisibles tout en étant sans doute moins dangereux, menacent le frêle végétal, endommageant la feuille comme le phylloxéra s'attaque à la racine. Pour livrer de pareils combats avec le secours de la science, il a fallu de grandes réserves de capitaux, tout un passé de fortune et de succès qui sauvera l'avenir.

Si la science a aidé le Midi à remporter les victoires toujours chèrement disputées de l'agriculture, elle y en a troublé aussi, dans des circonstances heureusement plus rares, le cours régulier. Les produits artificiels créent aux produits naturels une redoutable concurrence. Les populations méridionales en ont fait l'expérience plus que toutes celles des autres parties de la France. C'est ainsi que la chimie, en opposant une substance colorante à une plante douée de cette propriété, a porté un coup mortel à la garance, principale source du bien-être d'une des plus

belles régions méridionales, à ce point que la misère, la vraie misère, succédait à l'aisance dans les ménages des petits cultivateurs. Pour trouver des ressources de plus d'un genre, qui n'équivalent pas à ce qu'ils ont perdu, il leur a fallu du temps et une courageuse patience. L'ancienne prospérité n'est pas revenue dans le Comtat. La gêne du moins a cessé d'être aussi pénible et aussi générale.

D'autres produits, comme le pétrole, ont fait concurrence aux graines oléagineuses. L'olivier se défend par la qualité de l'huile qu'il produit et qui est d'un usage universel dans l'alimentation des populations méridionales. On a constaté pourtant aussi de ce côté un certain déclin qui tiendrait aux conditions de la culture elle-même moins favorisée, selon une opinion que nous ne saurions garantir, par un refroidissement de la température et la violence croissante des vents du nord, par suite du déboisement.

L'aléatoire, voilà donc ce qui pèse sur ces populations ! Leurs richesses ont un caractère fragile. Les chances de gain et de perte y tiennent plus d'une fois de la nature du jeu. Cela est sensible pour la vigne, même exempte des maladies qui ont aggravé ce qu'elle présente de hasardeux. Les alternatives de succès et de revers de cette culture indigène lui communiquent quelque chose de la variabilité des valeurs mobilières dont elle a les mouvements brusques de hausse et de baisse. Cette condition introduit par là dans les revenus une fréquente et parfois dangereuse instabilité. Outre les variations des saisons et les accidents de la température, l'inégalité des terrains en cause une extrême dans les produits. Tantôt elle prodigue à ceux qui les cultive des profits sans rapport avec le capital engagé ; tantôt, au contraire, il faut lui arracher, à force de travail et d'avances, un revenu assez médiocre. Comment la condition, même morale, des populations n'en serait-elle pas affectée? On a vu d'étranges excès de luxe et de folles dépenses accompagner, même dans des villages, le succès inouï de cette cul-

ture pendant une période prospère. L'amandier, qui figure parmi les richesses de ces contrées, présente au plus haut degré le même caractère aléatoire. Les alternatives de récolte en font comme une loterie où des gains exorbitants ont pour contre-partie des pertes excessives. Toutefois, la prévoyance humaine est ici moins désarmée. Il lui appartient de n'accorder qu'une part limitée à une exploitation si aventureuse, à moins que le terrain bien abrité ne s'y prête particulièrement. C'est ce qui arrive sur les côtes de la Méditerranée, mieux défendues contre la gelée. On y a planté des champs entiers de cet arbuste qui ont rapporté jusqu'à 500 francs par hectare.

C'est la nature, mais c'est l'homme aussi qui crée par ses caprices l'extrême mobilité d'une autre richesse de ces contrées méridionales. La production de la soie tient suspendue à ses destinées une partie des populations. Les campagnes y sont intéressées comme les villes. Tandis que pour le vin le producteur peut compter sur une consommation constante, il suffit d'une fantaisie de la mode pour atteindre la soie profondément. Elle frappe du même coup des régions entières, où l'élève des vers à soie forme une industrie rurale des plus répandues. La culture du mûrier, si importante dans le Midi, subit également le sort de cette industrie, et elle a ses causes propres d'incertitude et ses exigences particulières, comme l'animal qu'elle sert à alimenter. L'expérience constate en effet que le mûrier, pour donner avec abondance des feuilles nutritives, veut un sol frais, sous un ciel lumineux ; d'un autre côté, pour vivre et travailler, le ver a besoin, aux mois de mai et de juin, d'une température chaude dans un air pur. L'arbre et l'animal réclament une foule de soins délicats et savants qui ne peuvent être obtenus que par la longue habitude d'une population livrée tout entière à ce travail. Telle est la valeur créée par la réunion de ces circonstances, qu'on a vu des plantations de mûriers valoir jusqu'à 40.000 francs

l'hectare. Mais ces hauts prix sont eux-mêmes l'indice de ce qu'il y a d'irrégulier dans cette sorte de revenus. Pour cette culture aussi, le Midi a chèrement payé la rançon des avantages magnifiques, mais incertains, qu'il a reçus en partage. Une maladie, non moins imprévue et plus mystérieuse que celles qui ont surpris la vigne, en atteignant le ver qui fournit avec les cocons la matière première de la fabrication de la soie, a porté une perturbation profonde à la fois dans les conditions de l'industrie d'immenses cités, et dans celle des travailleurs agricoles. Ces épreuves, longtemps prolongées à partir de 1854, n'ont pas été non plus sans laisser des traces. De nombreuses exploitations ont sombré pendant que le mal sévissait, et des régions entières n'ont pas repris leur ancienne prospérité. Enfin, lorsque la tourmente a passé, sont venues de nouvelles alternatives qui ont tour à tour répandu l'aisance ou la gêne parmi les populations.

On conclurait à tort de cette sorte d'aléa qui pèse sur les productions et sur les populations méridionales que les épreuves qui en ont été la suite ont suffi pour empêcher leurs progrès. Si elles n'égalent pas le Nord et l'Ouest en richesse et en densité de population, elles s'en sont beaucoup rapprochés depuis un siècle. Le Midi restait fort arriéré avant 1789, et la partie sud-est était loin de faire exception. Parmi les raisons de cette infériorité figure à un des titres principaux le peu d'attention que la France portait à la Méditerranée. L'Océan occupait presque toute notre marine militaire ou marchande, nos luttes avec l'Angleterre et nos colonies d'Amérique nous portaient presque exclusivement de ce côté. La conquête de l'Algérie et l'accroissement de nos relations avec l'Orient ont ramené les efforts vers la Méditerranée. Si des villes comme Marseille y ont trouvé l'origine d'une prospérité inouïe, la campagne, quoique à un moindre degré, a profité de cette augmentation de richesse. La population, là aussi, est loin d'avoir fait les

progrès désirables, et, sur plus d'un point, elle a diminu Mais si on prend la période d'un siècle, on arrive encore des résultats plus satisfaisants. L'ouest de la France, il a cent ans, avait 56 habitants par 100 hectares, et le sud est 32 seulement. Or, d'après de récents calculs, l'ouest e a 70, et le sud-est 64 ; l'un s'est accru de 25 et l'autre d 50 0/0. On comprend, il est vrai, dans cette région, no seulement Vaucluse, la Provence et le Bas-Languedoc, mai le Lyonnais, le Dauphiné et quelques parties de la Bour gogne. En définitive, l'accroissement de population, comm de richesse, reste un fait acquis durant les périodes qu nous adoptons pour apprécier les changements accomplis

Nous avons essayé de caractériser d'une manière géné rale les populations dont nous entreprenons l'étude. Notr mission avait pour premier objet la Provence. C'est par l que nous commencerons ce travail d'enquête. Ainsi qu nous l'avons annoncé au début, nous présenterons d'abor un aperçu historique du passé pour y chercher les point de ressemblance ou de différence au triple point de vu intellectuel, moral et économique.

Henri BAUDRILLART.

---

3 0112 099008960